

Par ce chapitre, je compte plus précisément m'intéresser au néant, pressentant que, pour apparaître, autant qu'un néant le peut, celui-ci doit d'abord se supposer, à la sensibilité de ces quelques-uns mettant en avant sa possibilité.

D'ailleurs, je ne vois pas par quel autre biais cette manifestation éventuelle pourrait prendre racine, il faut bien, à l'entendement de ceux qui la mettent en avant, qu'elle se sous-entende à défaut de se révéler.

À ma réflexion, il n'est pas étonnant que le néant soit par nous ressenti, ce déficit d'ordre ontologique qui nous occupe, laissant en nous un espace ne devant pas, en l'occurrence, posséder une espèce d'opportunité de ce genre, pour occuper en nous, pour correspondre au néant, un lieu qui ne saurait en être un.

Condition propice à générer une subjectivité contagieuse comme à haut risque, au sein d'un d'être, n'étant plus tributaire à ce point du réel, qu'il ne demeure plus pleinement de ce qui est.

En parallèle au néant, se remarquent d'autres interprétations de même acabit, dont nous semblons avoir la primauté, dans la figure notamment de l'infini et de l'éternité.

À leurs façons, ce qui ne peut se terminer souffre en simultané, par cette absence de limites, d'un néant, pour être dans ce cas sans fin et sans fond.

Le néant, évidemment, détient pour définition ce qui n'est pas, au-delà même de ce qui ne peut pas être, ontologiquement parlant, même ce rien qu'on serait susceptible de lui affubler paraît de trop.

Mais pour nous correspondre, pour la raison simple que nous sommes, à nouveau, en ce monde, les seuls à le présumer, je crains que celui-ci, au fil d'un double mouvement, ne remonte tout autant jusqu'à nous que nous nous montrions capables de descendre jusqu'à lui.

Voire même que cette faculté nous aidant à le concevoir ne se contente pas, à l'égard du néant, de sa seule identification, mais contribue à ce que ce qui le constitue se confonde à nos agissements.

Bien sûr, comme le néant incarne une sorte de champ libre de nature absolue, affichant un état spécifique sur lequel rien ne repose sur rien, nos recours consistant à inventer dénichent une permissivité synonyme pour eux, en guise de distance prise avec le réel, d'aubaine sans comparaison.

Après tout, toujours sur un plan ontologique, le néant étant cet autre au-delà, se positionnant à l'égard de

ce qui est à une distance par définition sans cesse éloignée de lui, notre imagination, étant comme peuvent l'être l'infini et l'éternité, d'une nature intermédiaire entre ce qui ne saurait être et le néant lui-même, s'en donne à cœur joie.

L'amour, à son tour, n'échappe pas à cette même suspicion, si à son rencontre l'on témoigne d'une lucidité minimum, l'on s'aperçoit qu'il perd de manière équivalente en évidence.

Formulé autrement, si vous ne croyez pas à l'amour, il pâtira de toutes les peines du monde pour réussir à vous convaincre, cette même persuasion, de façon suspecte, dépendant très exactement de votre volonté à désirer croire en lui.

Au fil de l'article 1, concernant ce même chapitre, j'ai averti qu'il vous suffisait, pour vous trouver, vous, sur le plan de votre identité, que vous vous décidiez à chercher et, plus vous obéissez à ce principe, plus vous cherchez, en l'occurrence, plus vous êtes promis à vous trouver, à vous trouver encore et encore et sans fin.

Je me demande si l'amour n'est pas de cet ordre, que ces quelques-uns qui s'intéressent à mes travaux se remémorent cette formule, à savoir : « Celui ou celle

que vous aimez n'est que celui ou celle que vous préférez, parmi ces quelques-uns que vous connaissez », ainsi cette liste-là peut être rallongée indéfiniment. À cette même formule, l'on pourrait rajouter, si vous ne vous arrêtez pas à celle ou à celui que vous vous décidez à choisir, parce que celle ou celui-là parvient à donner corps, au sens propre du terme, à cette croyance que vous détenez en l'amour, à nouveau, cette perspective décrite juste avant vous entraînera vers un autre néant, démunie à sa façon de toutes terminaisons, voulues comme définitives, semblables justement à celles que l'amour prône.

L'amour devient alors ce rempart, permettant une certaine rationalisation, une nécessité pour transformer cette chute en atterrissage en douceur, un parachute ne devant son existence qu'à ce qu'il contient, voire même à cette dégringolade même, sans la faire pour autant disparaître, lui délivrant d'être là seulement par défaut.